

REGINA SCHEER

LE CHANT  
DU GENÉVRIER

roman traduit de l'allemand  
par Juliette Aubert-Affholder



*ACTES SUD*



# LE CHANT DU GENÉVRIER

Ce livre a reçu une aide à la traduction du Goethe-Institut.



Titre original :

*Machandel*

Éditeur original :

Albrecht Knaus Verlag, Munich

© Albrecht Knaus Verlag, Munich, 2014

groupe d'édition Random House GmbH

© ACTES SUD, 2024

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-18703-3

REGINA SCHEER

# Le chant du genévrier

roman traduit de l'allemand  
par Juliette Aubert-Affholder

*ACTES SUD*



Tout est vrai, mais les choses ne se sont pas passées ainsi.

Les lieux et les événements, excepté les faits historiques, sont fictifs. De même que les personnages, bien que certains noms aient existé.



*Pour Roger Nastoll (1944-1990).*



## CLARA

*Adieu*

Ce matin, j'ai traversé les champs moissonnés jusqu'à l'église de Klabow, les propriétaires de l'hôtel ont fait restaurer le vieil ange de bois joufflu et je voulais le voir. Emma a toujours affirmé que ses enfants lui ressemblaient quand ils étaient petits. On a enlevé la laque dorée qui s'écaillait, la sculpture en bois a retrouvé ses couleurs végétales d'origine. Le restaurateur a rebouché les verrouilles, le chérubin a l'apparence qu'il avait sans doute voilà deux cents ans, les joues rouges et rebondies, joyeux à première vue, mais on remarque ensuite les yeux écarquillés, la petite bouche entrouverte comme pour crier et on se demande : qu'a-t-il vu, cet ange ? Que lui est-il arrivé ?

Une fois dans l'église, j'ai gravi l'escalier en bois à la rampe fragile pour contempler comme souvent la contrée vallonnée depuis les minuscules fenêtres du clocher. Les nouvelles éoliennes sur la route de Güstrow modifient le paysage. Elles n'étaient pas encore là quand nous sommes arrivés il y a vingt-cinq ans.

De là-haut, on n'aperçoit pas les tumulus et, même une fois devant, on les reconnaît uniquement lorsqu'on sait qu'ils font partie du paysage. Sinon on ne voit que des tas de cailloux. D'en haut, on les devine sous les îlots recouverts d'arbres au milieu des champs et des prés, mais les buissons et les arbres ne dissimulent parfois qu'une de ces flaques qu'on appelle ici des yeux d'eau. Certains tumulus sont cachés dans des forêts qui n'existaient peut-être pas lorsque les Obodrites se sont établis dans la région voilà plus de mille ans, des Slaves vénérant la déesse Baba. Entre les collines, des pierres comme lancées par des géants, des

blocs erratiques dont on ne sait s'ils sont là depuis la période glaciaire, si ce sont les vestiges de sépultures obodrites ou si les Germains les ont fait rouler jusqu'à leur emplacement actuel. Ou le jardinier paysagiste de la famille propriétaire du domaine.

En rentrant au village, j'ai marché un temps dans les prés, longeant des blocs erratiques qui me sont devenus familiers comme tant de signes dans ce paysage. Vus d'en haut, ils ne semblaient pas très imposants, alors que certains sont plus grands que moi. À la maison, j'ai une photo où on voit Michael porter notre petite Caroline sur ses épaules, elle effleure le rocher lisse devant lequel je me trouvais maintenant. Les enfants le surnommaient *Vieux bonhomme*. Caroline avait alors deux ou trois ans, aujourd'hui elle en a vingt-cinq, mon âge à l'époque. Avant d'arriver au croisement de Mamerow, j'ai vu davantage de ces pierres lisses, certaines crevassées et fissurées, d'où émergeait quelque chose ressemblant à de la lave durcie. Lorsqu'on s'approche, le gris minéral se fond en nuances infinies, on distingue des éclats colorés, certains blocs semblent composés de bandes multicolores qui redeviennent grises quand on s'éloigne.

Je suis revenue sur l'allée de châtaigniers en faisant un détour par les prés, je ne me suis toujours pas habituée au fait que la vieille route de l'église est bitumée et que des voitures me dépassent à pleine vitesse. Heureusement, ils ont aménagé le parking de l'hôtel en dehors du village, juste à côté du terrain de golf qu'on appelait autrefois Schmökenwiese.

Autrefois. Je suis devenue comme ces vieilles femmes qui habitaient au village lorsque nous sommes arrivés ; elles vivaient avec des gens qui n'étaient plus là, le passé révolu faisait partie de leur présent. Je ressens la même chose quand je pense à ma chaumière, une jolie maison avec une salle de bains et de gros poêles en faïence verte, des fenêtres huilées en bois de mélèze, un colombage recouvert de crépi à l'intérieur comme à l'extérieur. Je revois encore la demeure envahie par la végétation qui m'avait plu d'emblée, les fissures dans lesquelles le vent sifflait, les fenêtres condamnées par des planches. Pour moi, mes filles sont toujours en train de gambader dans le jardin et, quand je traverse le village au crépuscule, je revois Natalia, la Russe, sur le perron du château, la vieille Auguste derrière les fenêtres de la maison du régisseur.

Auguste – la seule parmi les anciens à être encore en vie excepté son beau-frère Richard – loge en maison de retraite à Basedow, je lui ai rendu visite une fois, mais elle ne m'a pas reconnue. Son nom est déjà gravé sur la pierre tombale du vieux Wilhelm, il ne manque plus que sa date de décès.

Au lieu d'aller voir les blocs erratiques, j'aurais pu me rendre au cimetière dans la forêt de Klabow. J'y suis allée souvent, dès le premier été j'ai cherché la sépulture de ma grand-mère, sa tombe était déjà érodée et envahie par le lierre. Une pervenche étendait sa floraison mauve jusque sur le chemin. La pervenche, c'est Natalia qui l'avait plantée, elle s'occupait aussi des tombes anonymes le long du mur du cimetière, on dit que les Russes et le Polonais battu à mort reposent là. Ainsi que des réfugiés allemands morts en 1945, peu après leur arrivée au château. Natalia avait ramassé des cailloux pour entourer les tombes. Maintenant elle a la sienne juste à côté, sous des tournesols. Sa fille Lena a fait poser une belle pierre de granit qui gisait depuis des éternités dans l'eau peu profonde du D $\ddot{u}$ stersee. Natalia, originaire de Smolensk, repose dans la forêt de Klabow, comme une évidence, aux côtés de Wilhelm et d'Emma et de tous les autres voisins.

Quant au vieux Wilhelm, il ne se trouve qu'à quelques mètres du Polonais battu à mort qui le détestait. Mais il n'y a plus personne en vie pour se rappeler qu'un Polonais est enterré là et que c'était le petit Josef. Les noms des Russes morts, personne ne les connaissait de toute façon, sauf peut-être Natalia, la tombe n'est même pas inscrite dans le registre du cimetière, d'après mes recherches remontant à quelques années. Le registre paroissial mentionne trois victimes de guerre inconnues et deux connues, des citoyens soviétiques transférés au cimetière d'honneur soviétique à Lalenhagen en septembre 1949. Mais le vieux pasteur venu à l'enterrement d'Emma il y a cinq ans depuis Ratzebourg, où il vit aujourd'hui, m'avait raconté autour d'un café que les soldats de l'Armée rouge n'étaient pas les seuls enterrés à Lalenhagen. Là-bas, près de la gare, reposaient aussi des Allemands, des réfugiés ayant succombé au typhus dans le camp et des morts venant des trains bondés pris pour cible par les avions en rase-motte. Cette fosse commune contenait également des soldats

russe et allemands, on ne faisait pas la différence en mai 1945, il avait fait brusquement chaud et il fallait vite enterrer les morts. Trois ou quatre ans après la fin de la guerre, on avait reçu l'ordre d'exhumer les soldats soviétiques et les travailleurs de l'Est inhumés dans les villages pour les transférer au cimetière d'honneur à Lalenhagen. À Klabow aussi, on avait rouvert les vieilles tombes, mais aucun employé du cimetière n'était disposé à toucher les dépouilles. Seuls les deux Russes qui avaient sauté sur une mine plate en mai 1945 dans la forêt de hêtres sur le Wieversbarg avaient un cercueil. On se rappelait leurs noms. Le vieux pasteur me raconta qu'il avait accepté de faire transporter à Lalenhagen des caisses remplies de sable pour les autres morts, où on érigea un monument avec l'étoile rouge, comme s'il n'y avait là que des Russes.

Ici, on dit les Russes pour désigner tous les soldats soviétiques, même si, d'après le pasteur, on comptait des Géorgiens et des Mongols aux yeux bridés parmi les unités qui débarquèrent dans la région en 1945. Ce n'étaient peut-être pas des Mongols d'ailleurs, on appelle ici tous les Asiatiques des Mongols. Ou des Viets.

Il m'a fallu du temps pour comprendre ce que recélait le langage des locaux. Je comprenais leur dialecte bas allemand, que j'avais appris à l'université. Mais j'ai mis longtemps à déchiffrer leur silence. Ils n'avaient aucun mot pour certaines choses et des quantités de mots pour d'autres. Même le genévrier qui a donné son nom au village\* avait plusieurs noms. Ils l'appelaient genèivre ou cade, juniperus ou sabinier. J'ai aussi entendu cèdre piquant ou petit cèdre, gracil ou grassil, le vieux pasteur l'appelant jnâvre. Les réfugiés de l'Est arrivés au village en 1945 apportèrent leurs propres mots pour désigner ce qu'ils trouvèrent sur place. Les Volhyniens le surnommaient buisson à encens, voire arbre de feu. Le vieux Wilhelm l'appelait poivre du pauvre.

Ceux qui vivent ici aujourd'hui parlent autrement. Les gérants du domaine transformé en hôtel s'efforcent de parler l'allemand standard, mais on distingue les sonorités souabes, même lorsqu'ils parlent anglais avec les hôtes. J'ai entendu la réceptionniste

\* "Machandel" signifie "genévrier" en dialecte bas allemand. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

prononcer le mot Machandel en mettant l'accent sur la dernière syllabe, comme si c'était un terme français : Machandelle.

J'avais beaucoup de choses en tête ce matin, lorsque je suis sortie de l'église de Klabow. J'ignore combien de temps je suis restée à la lisière de la forêt, assise sur le bloc erratique plat que ma fille a baptisé *Jeune bonhomme*, par opposition au *Vieux bonhomme* plus imposant. Quand je suis assise là, j'oublie le temps, je n'entends que les cris des oiseaux, le vent et, plus j'écoute, plus les voix des gens qui ont vécu ici se précisent.

Voilà vingt-cinq ans que Machandel, ce village isolé sur la langue glaciaire de la moraine terminale de Malchin, fait partie de ma vie. Avant cela, je n'y avais jamais mis les pieds. C'est pourtant là que mes parents se sont rencontrés et mon frère Jan, je l'ai toujours su, est né au château de Machandel. Or Jan a quatorze ans de plus que moi et, à ma naissance en 1960, ma famille habitait déjà Berlin depuis longtemps. Notre grand-mère, restée à Machandel, mourut peu après, nous n'avions donc plus aucune raison de revenir au village. C'est du moins ce que je croyais.

Quand je repense à mon arrivée ici, je ressens de la douleur, même après tant d'années. C'était la dernière excursion avec mon frère. Je me rappelle mon étonnement lorsqu'il nous a proposé, à moi et à Michael, de visiter ensemble le village de son enfance, à deux petites heures au nord de Berlin.

À ce moment-là, Jan avait déjà donné tous ses livres, la bibliothèque montée par ses soins et son vieux canapé en cuir ; sa chaîne hi-fi était chez nous, tous ses documents validés. Quelques jours après cette excursion, il quitta le pays avec deux valises et tous ses appareils photos. Il avait fait une demande de sortie du territoire à peine quelques semaines plus tôt. Cet été-là, beaucoup s'en allèrent, la plupart après des années d'attente. Si Jan avait pu partir si vite, c'était sans doute grâce à notre père. Retraité depuis longtemps, mais encore député à la Chambre du peuple et membre du comité Antifa, il connaissait le numéro de téléphone de certains hommes appelés Kurt ou Karl, il citait leurs noms de code, très ressemblants, datant de l'époque clandestine. Ces types-là avaient le pouvoir de tout régler en quelques coups de fil. Je crois que notre père n'était

pas au courant de la demande de Jan, il ne l'aurait d'ailleurs pas soutenu, mais les décisionnaires, eux, connaissaient l'identité du père de mon frère. Cela faisait longtemps qu'il ne pouvait pas exercer son métier, ils lui avaient retiré sa carte de presse, ses photos n'étaient plus publiées, il n'avait pas le droit de les exposer. Là aussi, mon père aurait pu faire quelque chose pour lui, mais il n'y tenait pas et Jan n'aurait pas voulu.

En rentrant au village, Jan s'était montré encore plus taciturne que d'habitude. Il était au volant, même si sa Trabant vieille de quatorze ans m'appartenait déjà.

Nous ne savions pas vraiment ce qu'il cherchait dans ce village dont le nom figurait comme lieu de naissance sur tous ses documents de sortie du territoire : Machandel. Il avait vécu chez notre grand-mère jusqu'à son entrée à l'école. Mais c'était une nouvelle venue, elle arrivait de loin avec notre mère, de Prusse orientale. On les appelait les personnes déplacées, réfugiées, expulsées de leur patrie ; elles avaient vécu au château, comme tant d'autres. J'avais imaginé un bâtiment avec un crénelage et une tourelle, après quoi nous nous étions retrouvés devant un simple manoir avec un avant-corps central et un perron, très beau, mais terriblement délabré. Des taches d'humidité s'épandaient sur la façade qui s'effritait. J'étais fascinée par les grands tournesols à larges capitules qui poussaient partout, autour du château et le long des clôtures, tout me faisait penser à un de ces films russes qui passaient au cinéma Studio, *Les Adieux à Matiora*, *L'Obier rouge*. De vieilles femmes à fichu s'affairaient dans leurs jardinets. Une autre semblait nous observer derrière ses rideaux. Sans dire un mot, Jan disparut dans le vaste parc derrière le château et moi, sentant qu'il voulait être seul, je flânai main dans la main avec Michael dans le village comme enchanté. Des hirondelles se poursuivaient au-dessus des toits bas. Un coq chantait.

Emma affirma plus tard m'avoir aperçue dès ce premier jour, pendant que nous garions la Trabant verte devant le château et parcourions le village. Je portais une robe aussi longue qu'une chemise de nuit, selon elle. Emma ne nous avait jamais vus auparavant, moi et mon mari Michael, mais elle reconnut mon frère Jan sur-le-champ. Il avait grandi au village, dit-elle, il était souvent revenu par la suite.

Elle nous avait vus nous arrêter devant la chaumière. Elle-même y avait vécu des années avant de s'installer dans l'annexe, une maison sobre à deux étages construite au milieu du parc du château pour neuf familles de réfugiés dans les années 50. On l'apprit ultérieurement, nous ne connaissions pas encore Emma en ce jour d'été 1985 et l'annexe hideuse ne nous intéressait pas, seule nous intéressait la chaumière. Elle semblait inhabitée depuis longtemps, les fenêtres n'avaient pas de vitres, une porte fermée par un simple fil métallique, comme une vieille bergerie, grinçait au moindre courant d'air. Dans une des pièces, un jeune bouleau poussait entre les planches du parquet. Un rosier sauvage se pressait contre la façade, j'appris par la suite comment Emma le surnommait : rosier tomate. Ses branches lourdes et odorantes s'immisçaient dans la maison par les ouvertures. Sous le charme, nous parcourions les pièces désertes, passions par les fenêtres pour rejoindre le jardin à l'abandon, franchissions la porte branlante qui donnait sur le logement suivant, il y en avait trois au total, nous nous voyions déjà en train d'abattre les murs en torchis afin d'agrandir l'espace. Nous pourrions habiter là, au moins l'été et les week-ends car nous avons maintenant une voiture. Nous ne voulions pas quitter le pays comme Jan, nous voulions rester et cette maison, nous le sentions, deviendrait notre refuge, il n'y aurait pas ici ce qui nous exaspérait et nous perturbait si souvent à Berlin. J'imaginai nos enfants jouant dans le jardin abandonné et, dès les premières heures passées à Machandel, on décida de tout faire pour que cette maison à moitié délabrée nous appartienne.

On partit à la recherche de Jan, qu'on trouva sur le perron du château en compagnie d'une femme étrange. Jusqu'à présent, nous n'avions vu que des personnes âgées dans ce village, or cette femme avait à peu près l'âge de Jan, moins de quarante ans. Elle était grande et mince, Jan paraissait la connaître. Ils se tenaient l'un à côté de l'autre, appuyés contre la balustrade rouillée autour de laquelle s'enroulaient des pois de senteur sauvages. Jan tenait un objet visiblement donné par la femme. Ils se taisaient, ce silence semblant révéler une intimité qui m'étonna. Ils avaient peut-être parlé ensemble juste avant mais, lorsqu'on arriva, ils ne disaient rien. Jan s'avança vers nous, je le vis fourrer

l'objet dans la poche de sa veste. La femme renversa la tête en arrière, comme pour retirer son regard posé sur Jan, tout en restant là, très calme.

— Une connaissance d'autrefois ? demandai-je à mon frère, sur quoi il répliqua brièvement :

— Oui.

J'avais l'habitude de ne pas insister lorsqu'il répondait sur ce ton. Mon père fournit aussi ce genre de réponses succinctes qui excluent tout questionnement.

On montra à Jan la chaumière qu'on appelait déjà notre maison. Il regarda tout en détail, sortit son petit appareil de sa poche et photographia. D'un geste, il arracha des couches de papier peint collées, gratta le mur en torchis et désigna un morceau de poutre apparente, avec ses encoches et ses entailles. Il savait que la chaumière avait servi de bergerie il y a cent cinquante ans, que les briques et le bois provenaient d'une bâtisse plus vieille encore. Cela ne nous découragea pas, on aimait tout en l'état et, lorsqu'on s'allongea avec Jan dans l'herbe d'un vert profond en lisière de forêt, un endroit qu'il adorait enfant, en regardant les genévriers hauts comme des arbres se profiler sur le ciel du Mecklembourg, ce fut une évidence : c'est ici que nous voulions vivre.

On alla ensuite à un des lacs, puis Jan disparut de nouveau avant notre départ. En parcourant une dernière fois notre maison, on vit un vieil homme aux cheveux gris qui se tenait dans l'entrée avec sa canne, comme s'il nous attendait.

— Où est Jan ? demanda-t-il, avant de fournir lui-même la réponse : Chez la muette.

C'était Wilhelm Stüwe, je ne me rappelle pas si nous l'avons su dès ce premier jour à Machandel. Je remarquai le joli pommeau en ivoire de sa canne.

— Vous voulez acheter la maison ? demanda-t-il, puis il nous indiqua où trouver le bourgmestre Uwe Schaumack.

C'était, dit-il, la plus ancienne maison du village. Encore plus ancienne que le manoir. Oui, une ancienne bergerie, dit mon mari en l'interrompant. Michael avait une façon bien à lui d'étaler de vagues connaissances. Le vieux le scruta avec un léger mépris, me sembla-t-il. Après quoi il désigna ma longue robe claire et demanda d'un air moqueur si j'étais la Dame blanche,

celle de la légende de Mamerow. Il ne pouvait pas savoir que j'étudiais les légendes de l'Allemagne du Nord dans le cadre de ma thèse. Pour moi, le sujet avait sa place dans les salles de la Bibliothèque nationale, à l'institut, sur mon bureau à la maison, et non dans ce village. J'étais déconcertée. Mon mari interrogea le vieux, qui raconta brièvement : À Mamerow, un des villages voisins dont le nom remontait probablement à la période slave, une Dame blanche, fusillée pendant la guerre, hantait une ferme.

— Quelle guerre ? demanda mon mari, mais le vieux se contenta de rire. Son âme, poursuivit-il, vivait dans un arbre qu'on avait fini un beau jour par abattre et utiliser comme bois de construction dans une bergerie.

Il guettait l'effet produit par ses mots.

— Est-ce qu'on la surnommait Mahrte ? demandai-je car je connaissais ce genre de légendes.

Le vieux cracha un bout de chique sur le plancher recouvert de mousse et se détourna en ricanant.

— Mahrte, revenante, lutine, peu importe. Je suis pas superstitieux, moi.

Il heurta Jan en passant la porte et, alors qu'il venait de nous demander de ses nouvelles, il s'en alla sans lui adresser la parole.

Jan nous incita à partir. Notre euphorie s'était envolée, le vieux voisin avait laissé une atmosphère oppressante dans les pièces. Près de la Trabant se trouvait la femme élancée, la muette, comme l'avait surnommée le vieux. Elle chuchota pourtant quelques mots à Jan, après quoi ils s'enlacèrent longuement. Je vis que mon frère pleurait et je m'efforçai de regarder ailleurs.

Il était trop tard pour rendre visite au bourgmestre. On décida de l'appeler dès le lendemain pour l'achat de la maison. Pendant le trajet, Jan retira sa veste qu'il posa sur mes genoux, quelque chose en glissa, sûrement le cadeau de la femme : à première vue, une pierre quelconque, mais je vis ensuite que l'objet en forme de cœur était à moitié recouvert par une pellicule de verre bleu se finissant en goutte de verre, l'autre moitié comportant une fissure dont s'écoulait une substance noire. Tandis que j'observais la pierre, Jan la saisit et la remit dans sa veste. Il roulait en silence, songeur comme à l'aller mais, lorsqu'on s'approcha de Berlin, il demanda :

— Il voulait quoi, le vieux ?

Je mentionnai la légende. Jan la connaissait.

— Tous les gens des villages autour de Machandel connaissent ces vieilles histoires, dit-il. Mais celle de la Dame blanche de Mamerow ne s'arrête pas là. Ça fait longtemps qu'elle n'est plus dans la bergerie. Quelques valets de ferme ont eu pour mission de la capturer et de la porter au cimetière de Klabow. Elle y est emmurée dans une cave voûtée. Selon une autre variante, elle vit aujourd'hui dans un genévrier. Les valets avaient l'interdiction d'en parler.

Je me rappelle que j'ai mis du temps à trouver le sommeil après cette excursion. Je sentais qu'il s'était passé quelque chose qui allait changer notre vie. Était-ce l'adieu à Jan, était-ce la maison que nous avions trouvée, telle une chose dont nous avons toujours rêvé sans le savoir, ou bien la légende de la Dame blanche qui me poursuivait jusque dans mes rêves ? À moins que ce soit le nom du village : Machandel. Dans nos séminaires de bas allemand, nous avons analysé et interprété le conte du genévrier, je n'avais pourtant jamais fait le rapprochement avec le village de mon frère et de cette grand-mère que je n'avais pas connue.

## NATALIA

*Le chemisier en soie*

Ma tombe se trouve désormais près des genévriers du Mecklembourg, je ne suis jamais retournée chez moi. J'ai vécu plus longtemps ici qu'à Smolensk, pourtant je suis restée une étrangère parmi les Allemands. Je l'aurais été tout autant si j'étais retournée à l'endroit où je suis née. Smolensk était une si belle ville, nous la célébrions dans des chansons, elle s'étend sur sept collines et le long de dix-sept rivières. J'aurais aimé revoir le Dniepr. Aux alentours de Machandel, il n'y a pas de vraie rivière, la Warnow, le Peenestrom et la Nebel ne sont que des filets d'eau en comparaison du Dniepr. Il est tellement large, presque comme une mer et, lorsqu'un bateau passe, les vagues déferlent tel le ressac. On distingue à peine les gens sur l'autre rive, juste la chaîne de collines. La région de Machandel est vallonnée, c'est déjà ça. Au cours des premières années, il m'arrivait de traverser les prés pour chercher un coin entre les haies, où personne ne pouvait me voir. Là, je regardais les nuages en rêvant que j'étais encore enfant, à la maison, au retour d'une promenade dans les collines avec ma mère et mon père. Ma mère était institutrice, j'avais parfois le droit de l'accompagner lorsqu'elle faisait une sortie avec ses élèves, même quand j'étais toute petite. Un jour, nous étions tous assis au bord d'un champ de tournesols, des plantes plus grandes que les adultes, c'était pour moi comme une forêt, une forêt de tournesols dans laquelle je pouvais courir et me cacher, mais on me trouvait toujours et c'était chouette.

Dans le Mecklembourg, ils disaient *la Russe* à mon sujet. Or je n'étais pas russe. Avant ma naissance, Smolensk avait fait un temps partie du Bélarus, j'étais biélorusse comme ma mère. Je

ne le leur ai jamais dit, ils n'auraient pas compris. Je me trompe peut-être, peut-être que j'étais russe sur mes papiers d'identité.

En 1939, j'avais quatorze ans, on est venu chercher mon père et ma mère à trois heures du matin, des ennemis de l'Union soviétique, paraît-il. Je sais pourtant que mes parents n'étaient pas des ennemis et qu'ils croyaient au communisme. Beaucoup ont disparu à l'époque : des professeurs, des voisins, le père de Kolia, mon camarade de classe. Il ne pouvait pas y avoir autant d'ennemis. J'étais en chemise de nuit dans le couloir lorsque les hommes ont emmené mes parents. Je ne me rappelle plus ce que mon père a dit, ni à quoi il ressemblait. J'ai oublié et il n'y a plus aucune photo de lui. Maman m'a regardée tristement de ses beaux yeux, ses cheveux qu'elle portait d'ordinaire attachés pendaient comme ceux d'une petite fille. "Budj silnoi", a-t-elle dit. Juste ces deux mots. Je me les suis répétés sans cesse, ma vie durant. Quand c'était difficile, je fermais les yeux et je revoyais le visage de maman : Sois forte.

Un des hommes est revenu, ils voulaient mettre l'appartement sous scellés, on m'a dit de déguerpir. Je ne me suis même pas habillée, j'ai simplement enfilé un manteau sur ma chemise de nuit, rassemblé quelques vêtements, pris mon cartable. C'est ainsi que je suis arrivée chez ma tantine, nous n'avions pas d'autres parents à Smolensk. Ma tantine était vieille, elle n'avait qu'une chambre misérable dans une kommounalka, mais elle possédait un piano et le soir, elle jouait des morceaux de Chopin jusqu'à ce que les voisins tapent contre la cloison. Le dimanche, elle se précipitait à l'église pour baiser la main du pape. Elle m'emmenait en me disant de prier, de demander pardon pour mes péchés et ceux de mes parents, ça les ferait peut-être revenir. Ma tantine n'était pas intelligente. Mais c'était une bonne personne, elle partageait sa nourriture avec moi, elle me fabriquait des vêtements à partir de ses rideaux et de vieux tissus car je n'avais rien. Les jours de fête, elle m'emmenait à la cathédrale de la Dormition, qui s'élevait au-dessus de la ville sur la rive escarpée du Dniepr. Je contemplais les fresques dorées, les voûtes, l'autel décoré, les belles icônes en pensant : tout cela est fait de main d'homme. Tout cela a été conçu par un maître d'œuvre, des maçons ont transporté les lourdes pierres, d'autres se sont

retrouvés sur des échafaudages pour peindre ces pétales délicats et le visage de Marie, une jeune mère qui voulait protéger son enfant. Tout cela, me disais-je, c'est beaucoup plus vieux que n'importe quel être humain sur terre et ce sera encore là quand je n'existerai plus.

Aujourd'hui, je n'existe plus, mais la cathédrale de la Dormition existe sans doute encore. Tout comme les champs de tournesols près de Smolensk, les collines de là-bas et celles de Machandel.

Peut-être qu'un jour ma fille Lena ira à Smolensk visiter la vieille ville, qu'ils ont reconstruite. Elle ne retrouvera pas la piètre et banale petite église de ma tante, mais la cathédrale de nos jours de fête est encore debout. Longtemps après la guerre, la dentiste de Teterow y était allée en voyage organisé, elle m'a rapporté un prospectus, j'ai regardé des photos d'inconnus dans une ville inconnue, mais la cathédrale de la Dormition était la même que dans mon souvenir. Quand Lena sera là-bas, quand elle se tiendra sous la voûte dorée, elle ressentira peut-être la même chose que moi et nos sentiments se croiseront car ils ne sont pas liés au temps ; ce qu'on ressent et pense est dans le monde, cela ne disparaît pas aussi vite que les humains. Moi aussi, j'ai toujours senti la présence de ma mère, alors qu'elle n'est plus là depuis longtemps.

Le jour où les Allemands sont arrivés, à l'été 1941, c'était la fête de fin d'année dans mon école. Ma tantine m'avait cousu un chemisier bleu clair à partir d'une vieille robe en soie. L'après-midi, j'avais prévu d'aller sur les rives du fleuve avec mes amies or, l'après-midi, c'était déjà la guerre.

Je voulais aller au front en tant que soldate ou infirmière, mais je n'avais que seize ans, ils ne m'ont pas acceptée. Après quoi le front s'est retrouvé autour de Smolensk, dans la rue, partout. Nous dormions dans des caves inconnues, des grottes au bord du fleuve. Notre maison, notre rue étaient démolies. Puis ma tante est morte, écrasée par un mur effondré. Beaucoup sont morts. Je ne me rappelle pas si j'ai pu faire mon deuil. En septembre, les Allemands ont fêté leur victoire dans notre ville, les nôtres les avaient repoussés pendant deux mois, alors que les Allemands étaient trois fois plus nombreux et possédaient des armes plus modernes. À présent, la voie était libre vers Moscou.

Je portais le chemisier bleu clair lorsqu'ils m'ont embarquée, il faisait chaud, pourtant c'était sûrement début octobre. Je me rendais au monument Glinka pour retrouver un jeune homme, Kolia. Il avait dix-sept ans, fréquentait mon école. Il n'était pas encore soldat, mais il avait participé aux combats de rue, s'était blessé, sa mère l'avait caché et soigné. Elle me connaissait, elle m'a croisée dans la rue et m'a indiqué la ruine où ils habitaient, je n'avais qu'à leur rendre visite. J'étais venue plusieurs fois, Kolia étant la seule personne avec laquelle je pouvais parler. On avait emprisonné son père tout comme le mien. Il me l'a raconté en toute franchise, moi, je n'ai jamais parlé de mes parents. Malgré cela, nous nous soutenions mutuellement en disant que l'Armée rouge était la nôtre et les Allemands nos ennemis. Il a proposé qu'on se voie seuls, sans sa mère. C'était inconscient parce qu'il n'y avait presque plus de jeunes hommes dans les rues. Les Allemands les faisaient prisonniers, certains étaient fusillés sur-le-champ. On s'est quand même donné rendez-vous. Il était tombé amoureux de moi. J'étais tellement seule. Je n'ai pas revu Kolia car c'est moi qu'ils ont embarquée.

Pour les Allemands, je n'étais pas trop jeune, ils m'ont capturée comme un animal et emmenée au point de rassemblement. D'autres se sont sans doute portées volontaires, moi pas.

De là, nous avons dû marcher jusqu'à la gare de marchandises, cent cinquante jeunes filles, un troupeau de bétail avec des gardiens. Certaines portaient des sacs à dos et des baluchons, je n'avais rien. Nous avons longé les bâtiments détruits, l'opéra, l'institut pédagogique, c'était une belle journée ensoleillée d'octobre. L'été indien. Mais je n'ai pas levé les yeux, je marchais à côté des autres et j'aurais aimé être invisible. Mon chemisier en soie était sale, au point de rassemblement nous gisions à même le sol, sans possibilité de nous laver. J'avais honte de mon apparence, j'espérais que personne ne me verrait. J'avais honte aussi parce que certaines femmes étaient curieuses de découvrir l'Allemagne, contentes de pouvoir travailler à l'étranger, et je craignais qu'on me prenne pour l'une d'elles. Depuis, j'ai souvent repensé à cette dernière marche dans Smolensk et je regrette d'avoir marché la tête basse, le regard au sol. J'aurais dû regarder autour de moi, j'aurais peut-être vu des connaissances, peut-être Kolia, je me

suis souvent dit dans un demi-sommeil que j'aurais dû lever les yeux, j'aurais aperçu ma mère ou mon père au bord de la route, les ennemis du communisme, il paraît qu'on avait ouvert les prisons à l'arrivée des véritables ennemis. Je ne savais même pas où on les avait emmenés, s'ils vivaient encore et je n'ai vu personne lorsque j'ai traversé les rues de mon enfance pour la dernière fois.

Par la suite, j'ai eu beaucoup de mal à me rappeler le voyage. Certaines m'ont dit qu'on était allées en train de marchandises jusqu'à Varsovie, où nous étions restées deux semaines dans un camp. Là-bas, on a vu des hommes, nos gars, prisonniers de guerre. Ils avaient l'air affamés, tabassés, on les traitait encore plus durement que nous. Des Ukrainiennes nous ont rejointes, récupérées par les Allemands dans les champs, elles portaient encore leurs tabliers et des fichus trempés de sueur. Dans le camp de Varsovie, j'ai pu laver mon chemisier, ça je m'en souviens. Le froid était tombé d'un coup. On a dû nous emmener ensuite à Berlin en même temps que les Ukrainiennes et les Polonaises. Je ne me rappelle pas, j'étais peut-être malade. Plus tard, une image a surgi, je nous revois en rangs dans une gare berlinoise, des femmes russes, biélorusses, ukrainiennes, polonaises aussi, attendant frigorifiées notre transfert dans des wagons à bestiaux accrochés à un train normal. Sur le quai, des voyageurs allemands attendaient leur départ, des femmes, des hommes, des enfants. Ils étaient si beaux, si propres, les femmes blondes avaient les cheveux permanentés, elles semblaient heureuses. Je vis le regard qu'elles posaient sur nous, rempli d'horreur et de dégoût. Une femme montra les Ukrainiennes à sa fille, elle désigna leurs tabliers rapiécés, leurs sabots de bois. Le pire, je m'en rendais compte moi-même, c'est que nous n'avions pas un regard humain, mais animal, un regard de bête capturée et craintive. Je regardai ma tenue, je portais de bonnes chaussures en cuir et, si ma jupe était un peu déchirée, le chemisier, mon chemisier bleu clair de la fête de fin d'année, était intact, certes froissé et sali, mais c'était un beau chemisier à la coupe élégante. Il n'était pas fait de ce tissu d'été fin et bon marché qui se déchire vite, c'était de la bonne soie solide, le mari de ma tante était cheminot à Tchita et il avait rapporté ce genre de tissus de la frontière chinoise.

C'est peut-être ce chemisier qui me sauva la vie.

À Schwerin, la station suivante, on nous flanqua dans un nouveau camp de transit, un bâtiment public quelconque, une école ou une caserne avec de grandes salles. Des femmes russes étaient déjà là et aidaient les surveillants allemands. Elles nous dirent de veiller à ne pas être envoyées dans une usine de munitions, c'était dangereux, on n'y survivait pas longtemps à cause des explosions et des accidents. Je retins le nom de la ville dans laquelle il ne fallait pas se retrouver : Torgelow. Le mieux, dirent les aides russes, c'était d'être envoyée dans les champs, on y avait assez à manger. Et encore mieux, de dégoter un travail à l'église, au cimetière.

Mais on n'avait pas le choix. On ne resta que quelques jours à Schwerin, où il y avait de quoi manger et des cabinets de toilette avec même un peu de savon. Je relavai mon chemisier et mes cheveux. Les Allemands gagnaient encore, comme nous le rapportèrent les interprètes russes. Le troisième ou quatrième jour, on nous emmena dans une cour, où on dut se ranger comme des soldats. Des hommes, certains en uniforme, nous passèrent en revue, s'arrêtant, disant aux femmes d'ouvrir la bouche, de montrer leur dentition. Comme pour les chevaux, me dis-je. C'étaient les envoyés des usines de munitions et des domaines agricoles, voire de l'église, qui venaient choisir leur main-d'œuvre. Au lieu de vérifier ma bouche, ils m'ordonnèrent de suivre un des hommes. On me conduisit avec trois ou quatre filles dans une pièce où attendait une femme, une dame plus toute jeune en bottes de cuir. Elle nous scruta, l'une après l'autre, puis son regard s'arrêta sur moi.

— C'est une gamine, dit-elle à celui qui nous avait amenées.

Elle parlait allemand, bien sûr. J'avais appris la langue à l'école et nous avions beaucoup de livres en allemand à la maison, ma maman m'avait fait découvrir le poème de Heinrich Heine sur le sapin solitaire quand j'étais encore en maternelle. *Il rêve d'un palmier / qui, au lointain Levant, / seul et silencieux s'afflige / sur un rocher brûlant\**. À Smolensk et pendant le voyage de plusieurs semaines jusqu'à cette ville de Schwerin, je n'avais pas montré aux Allemands que je les comprenais. La langue qui m'entourait

\* Traduction de Juliette Aubert-Affholder. Comme l'ensemble des sources citées par l'autrice.

ici était si différente de celle que j'avais apprise à la maison. Elle avait d'autres mots : danger de mort. Risquer sa vie. Les deux expressions signifiaient la même chose. La mort et la vie, c'est pareil pour eux, me dis-je. Je n'aimais pas cette langue. Mais à ce moment-là, je répondis machinalement en allemand :

— Je ne suis pas une gamine, j'ai dix-huit ans.

Quand j'y ai repensé plus tard, je ne sais pas pourquoi j'ai menti, peut-être à cause des mises en garde des surveillantes russes, je voulais tenter d'obtenir un bon travail. Cette femme, en tout cas, ne venait sûrement pas d'une usine de munitions pleine de dangers de mort. Étonnée, elle me demanda où j'avais appris l'allemand.

— À l'école, répondis-je.

Elle saisit brusquement mon chemisier, palpa le tissu entre ses doigts.

— *Crêpe de Chine\**, dit-elle, stupéfaite. Elle a trouvé ça où ?

Elle s'adressa à un homme vêtu d'une sorte d'uniforme de chasse, le régisseur du domaine, comme je l'appris par la suite.

— Elle a l'air propre, dit-elle. Et intelligente. On va faire un essai.

— Elle n'a pas l'air très résistante, fit remarquer le régisseur, sur quoi la femme dit qu'elle n'avait pas besoin d'une lourdaude pour travailler dans les champs, mais d'une jeune fille qui savait lustrer les verres et – elle désigna mon chemisier –, laver du linge délicat.

Les regards des autres filles qu'on laissa là nous suivirent. N'ayant pas de bagages, j'attendis à l'entrée du camp, tandis que la femme et son régisseur réglaient quelque chose avec les types en uniforme dans le bureau, ils signaient sans doute une sorte de contrat de vente car à partir de là, ils me l'ont souvent dit par la suite, je n'avais qu'à faire ce qu'on me disait, à savoir la boucler et travailler.

J'avais déjà compris, je connaissais l'expression qui s'appliquait le cas échéant : danger de mort. Une Allemande travaillant à l'administration du camp de transit me donna deux carrés de tissu portant l'inscription *EST*, à porter dorénavant sur mes

\* En français dans le texte.

vêtements. Elle me donna aussi un papier en russe listant toutes les interdictions. Le régisseur serait mon supérieur hiérarchique, je devais lui obéir.

Il s'ensuivit une altercation entre lui et ceux du camp de transit qui voulaient que je reste ici et qu'on m'amène ensuite dans un convoi pour travailleurs de l'Est, il était inacceptable que j'arrive en voiture avec mon nouveau patron. La dame finit par s'imposer et ils m'emmenèrent comme une bonne trouvaille.

Je ne pris pas congé des filles du camp, je n'avais noué d'amitié avec aucune, ayant passé mon temps accroupie dans un coin en silence, sans rien ressentir. Elles se disputaient et pleuraient beaucoup, chantaient également, ce qui me brisait le cœur. L'une d'elles était devenue folle dès Berlin, elle voulut se défenestrer, on l'avait battue au point qu'elle ne pouvait plus marcher seule. Il ne restait pas beaucoup de filles de Smolensk dans le groupe. Je ne les ai pas revues. Sauf Dunia et Anna, les jumelles de Minsk, qui étaient avec moi au camp de transit à Schwerin. L'une d'elles a travaillé plus tard au moulin de Kuhelmies, un village voisin.

C'est ainsi que je suis arrivée à Machandel, sur la banquette arrière d'une voiture. La femme, devant à côté de mon patron, se retournait parfois vers moi pendant le trajet, mais elle ne disait rien. Je n'avais pas souvent roulé en voiture, encore moins dans une si belle automobile avec des sièges en cuir rouge. On roula environ deux heures à travers des paysages plats qui finirent par se vallonner comme à la maison. On longea de petits lacs, des vaches qui broutaient et des jardins. Les villages paraissaient si ordonnés et propres, si paisibles. Devant des maisons en brique rouge, on avait planté des arbustes décoratifs comme dans les parcs de Smolensk. Mais je vis aussi un parterre de fleurs disposées en croix gammée. Pas de tournesols, en revanche. Ils ne fleurissent que jusqu'en octobre et octobre, c'était fini.



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tout commence en 1985 en RDA lorsque Clara achète une petite maison délabrée à Machandel, un village de Poméranie-Occidentale. Dans cette chaumière, devenue le refuge familial, Clara découvre, en grattant le papier peint des murs, de vieux journaux qui la plongent pas à pas dans le passé de la maison et de ses habitants. Se déploie alors une passionnante saga familiale qui retrace tout un pan de l'histoire allemande. De la Seconde Guerre mondiale, en passant par la chute du Mur, les différents personnages de ce vaste roman polyphonique se dévoilent comme les pièces d'une mosaïque, s'unissant pour former la chronique poignante d'un village allemand. Sous la plume sensible de Regina Scheer, les destins singuliers y prennent l'ampleur des grands bouleversements du monde.

“Un livre merveilleux. Une histoire de notre temps.”

Christoph Hein

“Il y a deux romans sur l'Allemagne d'après-guerre qu'il faut lire : *La Leçon d'allemand* de Siegfried Lenz et *Le Chant du génévrier* de Regina Scheer.”

Sibyl Gräfin Schönfeldt

*Regina Scheer est née à Berlin en 1950. Après des études de théâtre, elle a notamment publié plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire des Juifs d'Allemagne. Le Chant du génévrier a remporté un vif succès à sa sortie.*

ACTES SUD  
www.actes-sud.fr

CNL  
CENTRE  
NATIONAL  
DU LIVRE

DÉP. LÉG. : FÉV. 2024 / 23,90 € TTC France  
ISBN 978-2-330-18703-3

